« *Plurivers* », une revue pour penser l'écologie depuis une perspective décoloniale

Interdisciplinaire et plurilingue, cette nouvelle revue propose une critique politique de l'environnementalisme occidental. Pour leur premier numéro, les auteurs et autrices se sont attelés à cette question : comment décoloniser le changement climatique ?

Mediapart Mickaël Correia le 9 mars 2024
https://www.mediapart.fr/journal/ecologie/090324/plurivers-une-revue-pour-penser-l-ecologie-depuis-une-perspective-decoloniale?utm_source=global&utm_medium=social&utm_campaign=SharingApp&xtor=CS3-5

PluriversPlurivers. Le mot est peu usité dans le monde francophone mais il possède pourtant déjà une longue histoire au sein du courant des études décoloniales en Amérique latine. *« Revue d'écologies décoloniales »* lancée en février et publiée par les éditions du Commun, *Plurivers* fait référence au slogan zapatiste : *« Nous voulons un monde où il y ait de la place pour plusieurs mondes. »*

Cet appel internationaliste, scandé depuis 1996 par les peuples autochtones rebelles du Chiapas (Mexique), s'oppose, selon l'équipe éditoriale de *Plurivers*, à *« l'universalisme réificateur »*. *« Le plurivers propose une critique politique et épistémique de la modernité occidentale »*, peut-on ainsi lire dès les premières pages de la revue, qui veut penser depuis *« un pluriversalisme qui prend en compte la multiplicité des façons d'être et de faire monde »*.

Malcom Ferdinand, chercheur martiniquais au CNRS, et membre du collectif qui porte la revue, explique : *« La colonisation est une entreprise hégémonique qui s'opère* via *l'imposition d'une seule langue, d'une seule façon de penser. Dans* Plurivers*, le geste de mettre en lumière d'autres mondes n'est pas un exotisme. Nous parlons bien ici de luttes menées depuis des territoires, et ce dans un contexte universitaire où les chercheurs sont très critiqués pour leurs travaux sur les questions de genre, de racisme ou de décolonialité. »*

Le projet de créer une revue interdisciplinaire et de théorisation d'une écologie décoloniale est né il y a trois ans dans le creuset de l'Observatoire Terre-Monde, centre d'étude qui travaille sur les enjeux écologiques inhérents aux territoires dits d'outre-mer.

« Dans cette revue, nous avons été chercher dans le Sud global d'autres voix et d'autres conceptions de l'écologie, précise Erwan Molinié, de l'équipe éditoriale, et doctorant en sociologie à l'université Paris-Cité. *Depuis 1492, un universalisme s'est construit en effaçant la pluralité des mondes. Les logiques d'universalité poussent à gommer les différents rapports de domination de classe, de genre, de race à l'œuvre dans nos sociétés. »*

Plurivers veut ainsi ressouder la séparation des histoires coloniales et environnementales, une fracture qui, selon le collectif éditorial, a *« traversé un ensemble de propositions politiques de l'écologie depuis les années 1960 »* telles que l'écologie politique hexagonale, l'écoféminisme, l'écologie sociale ou l'écomarxisme.

« En France métropolitaine, où l'histoire esclavagiste peine encore à être pleinement reconnue, il y a une invisibilisation des peuples dits d'outre-mer et des individus anciennement colonisés, poursuit Malcom Ferdinand. *Face à cette absence, nous voulions créer un autre centre de référence pour penser l'écologie. Le but n'est pas d'être "maître à la place du maître" mais plutôt de proposer une centralité additionnelle. »*

Ontologies alternatives

La revue, éditée une fois par an, ambitionne de pointer l'environnementalisme dominant, qui s'exprime notamment désormais à travers les termes *mainstream* de « résilience » ou de « soutenabilité », dressant *« un écran de fumée derrière lequel la violence coloniale est maintenue »*.

« La colonialité persiste dans plusieurs institutions nationales et internationales, y compris certaines ONG », souligne la revue. Et de rappeler que décoloniser l'écologie, c'est aussi déconstruire une écologie bâtie à l'égard du Sud depuis *« les politiques de "développement" qui ont constitué durant toute la seconde moitié du XXe siècle le programme économique et politique des anciennes colonies des pays du Nord »*.

« On parle actuellement beaucoup d'urgence écologique, d'écoanxiété, mais les peuples autochtones nous disent qu'ils vivent déjà dans un monde postapocalyptique depuis 1492. Ça dit beaucoup de la multiplicité de nos rapports au temps », indique Aude Chesnais, membre du collectif, docteure en sociologie et chercheuse pluridisciplinaire en écologie politique.

Par ailleurs, l'équipe éditoriale s'est attachée à façonner une forme décoloniale à *Plurivers*. Pour leur premier opus intitulé *« Décoloniser le changement climatique »*, les contributions ont été publiées en français, en anglais, en espagnol ou encore en créole réunionnais. Et les auteurs et autrices se sont plié·es en début de chaque article à un « exercice de positionnalité » afin que le lectorat sache d'où ils et elles parlent.

Il ne s'agit pas de redonner voix aux personnes silenciées, mais bien de changer la conversation.

Shela Sheikh, maître de conférences en politique internationale et membre de l'équipe éditoriale
« Nous avons publié une cartographie radicale où les territoires cités dans la revue sont tous à la même échelle, pour en quelque sorte les remettre au centre d'eux-mêmes, ajoute Aude Chesnais. *Nous avons tenté dans ce premier numéro de mettre en lumière des ontologies alternatives, d'autres façons d'envisager les relations interespèces. On peut y lire des penseurs autochtones comme Kyle Whyte ou Michael Kotutwa Johnson, qui témoigne de la manière dont il peut retracer sur 125 générations le lien qu'entretient sa communauté avec le maïs. »*

À lire aussi : Scandale du chlordécone : le combat judiciaire déborde dans la rue 27 octobre 2023

Dans ce numéro riche de 250 pages, se nichent également un dialogue entre militant·es de l'association A4 et des chercheur·es originaires du Soudan ou de Colombie sur la façon de décoloniser les luttes climatiques, un entretien avec l'artiste réunionnais Danyèl Waro, des gravures de Maya Mihindou ou une riche réflexion sur ce que serait une justice climatique pour les outre-mer.

La revue se ferme sur une conversation avec Arturo Escobar, anthropologue américano-colombien et penseur phare de la notion de plurivers.

« Il n'existe pas une seule manière de faire face au changement climatique, résume Shela Sheikh, maître de conférences en politique internationale à l'Institut de l'université de Londres à Paris et membre de l'équipe éditoriale. *Il ne s'agit pas de redonner voix aux personnes silenciées, mais bien de changer la conversation. »*

*

Plurivers, « Décoloniser le changement climatique » (n° 1),
Éditions du Commun, 250 pages, 15 euros